



WE
HAVE
A
DREAM

UN FILM DE
PASCAL PLISSON

EDDY VINGATARAMIN, EADY EAST PROD PRÉSENTENT

5 HISTOIRES VRAIES D'ENFANTS EXTRAORDINAIRES

WE HAVE A DREAM

UN FILM DE
PASCAL PLISSON

2023 – 2.35 – 5.1 – 96 minutes – Documentaire – France

SORTIE LE 27 SEPTEMBRE 2023

RELATIONS PRESSE

LE BUREAU DE FLORENCE

Florence NAROZNY

florence@lebureaudeflorence.fr

Mathis ELION

mathis@lebureaudeflorence.fr / 06 86 50 24 51

DISTRIBUTION

JOUR2FÊTE

Sarah CHAZELLE et Étienne OLLAGNIER

16, rue Frochot 75009 Paris

contact@jour2fete.com

01 40 22 92 15



Synopsis

Qui a dit que vivre avec un handicap signifiait renoncer à ses plus grands rêves ? À travers le monde, Pascal Plisson est allé à la rencontre de Xavier, Charles, Antonio, Maud, Nirmala et Khendo, des enfants extraordinaires qui vont prouver que l'amour, l'éducation inclusive, l'humour et le courage peuvent déplacer des montagnes, et que le destin est parfois plein de surprises.



Entretien avec Pascal Plisson

Racontez-nous la genèse du film...

C'est en rencontrant Samuel en Inde, l'un des petits protagonistes de SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE qu'est née en moi l'envie de consacrer un projet aux enfants handicapés. Les efforts déployés par ses deux frères pour que Samuel, paralysé des deux jambes, puisse avoir, comme eux, accès à l'éducation, m'ont bouleversé. Issus d'une famille pauvre, ils lui avaient bricolé un fauteuil roulant qu'ils poussaient durant quatre kilomètres pour parvenir jusqu'à l'école. Chez eux, tout était guidé par l'amour.

J'ai voulu saisir cette énergie qui permet aux enfants en situation de handicap de surmonter leurs difficultés et de réussir à se construire une vie. Le handicap est un sujet compliqué, il existe mille façons d'en parler. Que raconter ? Comment ? Que montrer ? ... Je ne voulais surtout pas d'un film tire-larmes, je voulais au contraire qu'il donne de l'espoir.

J'avais eu l'occasion de rencontrer Xavier du Crest, le président de Handicap International durant le tournage de SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE. Nous avons longuement et mûrement réfléchi à ce que pourrait être ce film. J'ai commencé à écrire une bible, trouver des personnages.

Justement, comment trouve-t-on ces enfants ?

Handicap International dispose sur son site de nombreux portraits d'enfants - des enfants incroyables ! J'ai puisé dans ces portraits, aidé par deux membres de Handicap International. Au total, nous avons fini par retenir trente histoires possibles. Beaucoup de ces enfants portaient des prothèses : or, il était important que tous n'aient pas le même type de handicap, leurs histoires ne pouvaient pas se ressembler. Il nous a fallu poursuivre nos recherches. Cela a pris du temps. Je tenais beaucoup, par exemple, à montrer un enfant avec un handicap invisible.



Le cas d'Antonio, le petit brésilien autiste...

Nous sommes tombés sur lui complètement par hasard en découvrant l'histoire incroyable de sa famille. Le père est en fauteuil roulant depuis l'âge de vingt-trois ans. Il rencontre sa femme lors d'une soirée et tous les deux tombent fous amoureux. Ils se lancent dans la danse en fauteuil, participent à des compétitions en Europe et en Amérique du Sud, et vient le moment où, lui, ne pouvant pas avoir d'enfants à cause de son handicap, le couple décide d'adopter. Leurs conditions rendant le processus complexe, ils héritent d'un petit prématuré noir de quatre mois dont personne ne veut, et le prennent évidemment. Quelques mois plus tard, ils s'aperçoivent que le petit Antonio est atteint d'une forme d'autisme prononcée auquel s'ajoute un déficit d'attention, une hyper activité et un handicap auditif. Depuis, Cabral et Anète, les parents, dévouent leur vie au petit garçon âgé de huit ans aujourd'hui. Ils l'appellent « leur boîte à surprise ».

Quid des autres enfants ?

Grâce à l'aide des correspondants mis à ma disposition par Handicap International, nous avons trouvé Xavier, qui est albinos. Une particularité très difficile à porter en Afrique, et plus précisément au Rwanda où il vit. Depuis sa naissance, sa mère, Florence, s'est acharnée à le protéger des autres et plus particulièrement du reste de sa famille qui le voyait comme un monstre et

voulait le vendre au plus offrant – sans doute pour des pratiques de sorcellerie. C'est également à Handicap International que l'on doit d'avoir pu rencontrer Nirmala et Khendo, ces deux jeunes filles de treize ans amputées d'une jambe à la suite du terrible tremblement de terre qui a frappé le Népal en 2015 ; et grâce à eux aussi, via des comités para olympiques, que nous avons fait la connaissance de Maud, cette adolescente française de quatorze ans, amputée d'une jambe à la naissance et sourde profonde. J'ai personnellement découvert Charles, le petit garçon non-voyant depuis sa naissance, au Kenya.

Ce n'est pas anodin de convaincre de jeunes enfants ou adolescents et leurs parents de s'exposer dans un film. Comment procède-t-on ?

Sur place, les correspondants de Handicap International avaient pu entamer de premières discussions avec eux, ne serait-ce que pour tourner les vidéos qu'ils m'envoyaient. Puis je suis allé les voir, je leur ai expliqué précisément ce que je voulais faire avec ce film, comment se déroulait un tournage. Pour la plupart, le cinéma, c'est très abstrait ; les gens ne savent pas forcément ce que cela représente. Mais, pour avoir passé une bonne partie de ma vie au bout du monde, je sais comment les approcher. Assez vite, comme pour mes documentaires précédents, je suis rentré dans leur intimité. Je deviens un peu l'ami de la famille. Par exemple, cela a pris plusieurs mois et de nombreuses discussions entre les parents de Maud et moi pour qu'ils acceptent l'idée que leurs



filles participent à ce projet de film. Maud ayant été toujours élevée dans la normalité, ce projet allait à l'encontre de leur philosophie d'éducation. Ce sont les enfants (Maud, Romy, Malo) qui ont convaincu Corinne et Patrice, les parents, de faire ce film, notamment Maud dont le souhait était de profiter de ce film pour parler de son handicap mais du handicap en général. Pour Xavier aussi : le chef de son village avait convaincu Florence, sa mère, de ne pas nous accueillir parce qu'il pensait qu'on voulait acheter l'enfant. Lorsqu'il a compris - et la mère avec - qu'au contraire, il s'agissait de montrer comment il était possible de surmonter les difficultés liées au handicap et combien cela pouvait aider d'autres enfants albinos à se battre, ils ont totalement adhéré au projet.

Certains des petits protagonistes ont-ils émis des réticences ?

Compte tenu de son handicap, Charles se montrait très réservé. à l'époque, il vivait dans un internat créé durant la seconde guerre mondiale par l'Armée du Salut pour venir en aide aux combattants qui revenaient de la guerre avec les yeux brûlés et devenu depuis la plus grande école pour aveugles de toute l'Afrique. Y vivent là quatre-cent-cinquante enfants avec des degrés de handicap différents. Certains, qui ont été abandonnés par leurs parents, ne sortent jamais. D'autres ne rentrent pas chez eux ou, comme Charles, dont les parents sont au contraire très présents, n'y revenaient que tous les trois mois à cause de la distance. Il a depuis changé d'école et rentre désormais

tous les soirs chez lui. Ce sont vraiment ses parents et la présence de son idole, Wanyoïké, le coureur de fond, jeune champion devenu aveugle à vingt ans et hissé au rang de champion olympique trois ans plus tard à Sydney, qui l'ont convaincu de participer à l'aventure.

Comment prépare-t-on un tournage comme celui-ci ?

Après un premier séjour, je suis revenu passer dix jours dans les familles avant l'arrivée de l'équipe : pour revoir les enfants, les préparer et surtout observer comment ils vivent. Ce sont des gens qui ont des vies très simples : à partir du moment où je connaissais leur fonctionnement, je pouvais m'adapter et anticiper sur ce qui allait se passer. Je savais qu'entel prenait sa douche à telle heure, quelle place chaque membre de la famille occupait à table. Cela m'a permis de faire des mises en place, imaginer une direction pour construire mon récit... Rien n'est écrit : au moment du tournage, ce qu'ils disent est toujours leurs mots. J'ai un traducteur, bien sûr, qui me résume leurs propos, mais il m'arrive de découvrir des pépites au montage lorsque je fais sous-titrer mot par mot ce qui s'est dit.

Combien êtes-vous sur le plateau ?

Quatre - un chef op, un premier assistant, un ingénieur du son, et moi-même qui réalise - plus une quinzaine de personnes recrutées sur place - des



traducteurs, des gens qui portent le matériel, parfois un chef électro. On sait qu'on ne peut pas refaire certaines choses, alors il nous arrive parfois, comme pour Antonio, de tourner à deux caméras. Chaque tournage durait douze jours ; trois seulement pour Maud.

Au moment de tourner, vous ne connaissez pas les réactions qu'auront les enfants devant la caméra. Comment anticipe-t-on tout en s'adaptant aux aléas qui se présentent ?

Il faut à la fois se laisser la liberté de tout remettre en cause quasiment au quotidien tout en restant très carré. On est dans une histoire de confiance avec ces enfants et leurs parents. On se doit aussi d'être précis sur ce qu'on va faire avec eux.

Vous évoquez le tournage à deux caméras avec Antonio...

Avant de tourner, j'avais vu Antonio avec ses parents, et Antonio tout seul. Il m'aimait bien, me prenait dans ses bras. Pour autant, qu'allait-il se passer lorsqu'on allait lui poser un micro HF, l'éclairer et mettre une caméra à vingt centimètres de son visage ? Allait-il s'en emparer ? Nous regarder en permanence ? Il y a toujours cette question du fameux regard-caméra qu'on peut parfois laisser alors que d'autres nous dérangent

Ça s'est finalement très bien passé parce que les parents avaient fait un travail formidable en amont avec lui. Nous avons eu beaucoup de chance qu'il accepte de nous avoir à ses côtés. Antonio est très sociable, très câlin. Cependant, nous n'avons jamais pu mettre un micro à l'enfant, également autiste, avec lequel il regarde des ombres dans la petite école musicale où il se rend. Avec cet autre garçon, c'était impossible.

Il y a eu des scènes que nous avons tournées avec Antonio et que nous avons choisi de ne pas montrer – le coucher, par exemple, trop dur.

Certains, comme Xavier, le jeune albinos, semblent s'ouvrir au fil des jours.

Au début du tournage, on sentait qu'il se disait : « *Mais qu'est-ce que ces gens-là viennent faire chez moi ?* ». Il était extrêmement discret et nous avions du mal à le faire parler. On a joué au foot avec lui et fait plein de trucs ensemble : il s'est lâché petit à petit au fur et à mesure qu'on s'est mieux connus.

Dans son cas, on mesure le rôle capital joué par la mère et par Mooses, le directeur du collège...

En préparant ce film, j'avoue que je n'avais pas évalué le rôle des parents et de certains adultes comme Mooses dans l'épanouissement de ces enfants. Il est essentiel. S'il existait un mot pour définir WE HAVE A DREAM, c'est l'amour

dingue que portent ces parents et les gens comme Mooses à ces jeunes. Une force de résilience incroyable chez ces jeunes gens, et un amour fou chez ces adultes... Xavier doit beaucoup à ces deux êtres : il est bien intégré, très bon élève et peut rêver de devenir médecin.

Les scènes à l'école sont très surprenantes : chaque bonne réponse déclenche des bravos enthousiastes !

Nous-mêmes avons été très étonnés. Nous ne savions pas que cela se passait de façon aussi participative. Ce n'est pas du tout comme chez nous, c'est très collectif.

Autre surprise : la façon dont les autres enfants acceptent la différence. Aucun des petits héros du film n'est mis au ban...

Dans des pays comme le Rwanda, le Népal ou le Kenya, l'acceptation du handicap est beaucoup plus facile que chez nous. Les gens sont solidaires et le harcèlement n'existe pas. Au cours de mes voyages et après avoir visité beaucoup d'écoles, je n'ai jamais vu d'enfants se battre ou en maltraiter d'autres, pas plus dans les villes que dans les campagnes. Ils ont toujours tendance à aider le plus faible. Cela vient de l'éducation, du fait aussi qu'ils viennent du même milieu social. Rien à voir avec la violence des enfants dans les sociétés occidentales.

Parlez-nous de Nirmala et Khendo, ces deux jeunes filles amputées d'une jambe au Népal.

Elles ne se connaissaient pas avant le tremblement de terre qui leur a coûté une jambe à chacune. Lorsque le drame a eu lieu, elles se sont réveillées côte à côte dans la même chambre d'hôpital après leur amputation. Nirmala et Khendo se sont reconstruites ensemble et sont devenues inséparables. Handicap International, qui les suit depuis 2015, nous a confié les images d'archives où on les voit à l'âge de sept ans. Aujourd'hui, les deux jeunes filles vivent toujours en internat. Elles ont une pêche incroyable.

Le destin ne les a pourtant pas ménagées : après l'amputation, il y a eu le Covid qui les a contraintes à porter des prothèses qui n'étaient plus du tout adaptées à leur croissance. Au-delà du destin de tous ces enfants, le film dit



énormément de choses sur l'état du monde : les guerres, la sécheresse, les épidémies...

Il est bourré de messages.

Cette fois, vous ne filmez pas leurs parents.

Il était compliqué de les intégrer dans la narration. Ceux de Khendo vivent dans la montagne, ceux de Nirmala en banlieue de Katmandou. Elles les voient très peu. Leur famille est vraiment celle qu'elles se sont composées toutes les deux.

Malgré leur handicap, on les sent très confiantes, sur le présent comme sur l'avenir.

Elles ne se posent pas de questions. Elles sont rayonnantes comme ça.

À l'inverse des autres enfants, Maud, qui ouvre le film, vit en France avec un handicap sévère dont elle semble s'accommoder joyeusement. Elle fait de la trottinette, joue du violon et suit les mêmes cours de danse que Romy, sa sœur jumelle. Apparemment tellement normale qu'on doute, au début du film, qu'elle soit handicapée.

Elle est tellement bien, tellement à l'aise qu'au départ, on se demande : « Mais où est-elle ? ». Maud ne recule devant aucun défi, aucune limite. Dès sa naissance, ses parents ont privilégié son intégration dans la société. Elle fait du bateau, de l'athlétisme, du violoncelle, de la danse contemporaine. L'année dernière, elle est partie avec ses parents traverser la Méditerranée en bateau... Tout cela avec ses prothèses !



Au fond, elle mène exactement la même vie que sa sœur et son frère.

Elle et sa sœur Romy sont inséparables, elles se sont construites ensemble. Avec Malo, leur frère, elles mènent une existence parfaitement ancrée dans la normalité. Maud a été scolarisée dans un établissement classique avec sa sœur, et ses parents ont toujours refusé les pressions qui préconisaient de l'inscrire dans une école spécialisée. D'où leur longue hésitation à bousculer cette démarche à travers un film qui met l'accent sur la différence.

D'ailleurs, Maud elle-même reconnaît ne pas avoir envie de troquer ses handicaps pour une vie plus normale.

Ses handicaps font partie de sa personnalité. Aujourd'hui, elle n'hésite plus à laisser sa prothèse à nue. Elle aime son handicap et ne souhaite pas le cacher.

La dernière scène du film, lorsqu'on la voit danser à la barre avec sa prothèse est bouleversante autant qu'elle est magnifique...

Oui. Le handicap s'efface complètement derrière la grâce de la danse.

Comme toujours dans vos films et malgré son caractère dramatique, WE HAVE A DREAM véhicule un message extrêmement positif.

C'est un peu mon ADN. Je ne saurais pas construire une histoire où il n'y ait pas d'espoir.

Un espoir que la mise en scène éclaire encore davantage...

J'ai commencé ma carrière comme chef opérateur et ai passé ma vie dans la nature, dans des pays compliqués, avec des lumières compliquées, des peaux particulières ... Donc c'est vrai, j'attache beaucoup d'importance à la lumière, au cadre et aux optiques que j'utilise. J'éclaire beaucoup, je suis un peu maniaque sur ces questions. Simon Watel, qui est chef op sur le film et avec qui je travaille depuis quinze ans, connaît mes exigences : on travaille pour que le film soit vu en salle et ce n'est pas parce qu'on tourne un documentaire qu'on ne doit pas faire un travail d'image. Chaque plan doit apporter quelque chose ; la vie doit passer à l'intérieur. C'est la raison pour laquelle j'ai une préférence pour le plan séquence.

Quelles ont été les séquences les plus difficiles à réaliser ?

Celles où l'on filme Charles à l'internat. C'était très dur. Là-bas, les gamins sont sur des rails : il suffit qu'on laisse traîner une caisse, ils se prennent les pieds dedans.

Charles est l'un des enfants pour lesquels on se fait le plus de souci ...

Son handicap est très lourd, surtout au Kenya où être pauvre est déjà un problème. Mais ses parents sont là ; il aime le sport, la course à pied, il veut faire de la course à haut niveau et Wanyoïké va le coacher. On verra s'il y arrive. Qu'il ait changé d'école l'a déjà transformé. Il est beaucoup plus ouvert.

" Je les suis tous au téléphone. J'ai maintenant une douzaine d'enfants, plus les deux miens. "

Comment monte-t-on un film comme celui-ci ?

Première chose : on sous-titre tous les rushes, absolument mot à mot. Il faut vraiment être au cordeau d'une langue qu'on ne connaît pas forcément. Ensuite seulement, on adapte les sous-titres de manière à rentrer dans quelque chose qui soit digérable - avant de construire l'image, il faut construire la narration. Puis on fait un ours de chaque histoire et on commence à croiser les histoires qui doivent toutes se terminer pratiquement en même temps. Avec Érika Barroché, la chef monteuse avec laquelle j'avais déjà monté GOGO, nous avons cherché une organisation qui nous fasse progresser et nous tienne en haleine. Les vingt dernières minutes apportent, je trouve, beaucoup d'émotions.

Tous vos films se déroulent à l'étranger. Diriez-vous que vous êtes un cinéaste du monde ?

J'ai très peu tourné en France, c'est vrai. Seulement trois jours cette fois avec Maud. Les choses vont peut-être changer. Outre un projet de fiction à l'étranger, j'ai un projet sur l'école en France.

SUR LES CHEMINS DE L'ÉCOLE a connu un énorme succès chez nous. On a le sentiment que votre travail est là pour tendre la main à l'Occident, tellement fermé aujourd'hui aux problèmes que vous évoquez.

On est dans une société un peu malade. Si vous êtes obèse en France ou en Europe, vous êtes hors normes, on vous rejette. C'est pour cela que des films comme celui-là peuvent faire du bien aux enfants. Quand nous avons fait SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE, nous pensions que personne ne viendrait voir le film parce que les enfants de chez nous en avaient par-dessus la tête de l'école. Au contraire, ils ont pris les personnages du film pour des héros et ont été littéralement scotchés par ce qu'ils voyaient. Les adolescents auxquels j'ai déjà montré WE HAVE A DREAM ont découvert

des choses qu'ils n'imaginaient pas - Charles avec ses yeux tout blanc, Nirmala et Khendo avec leurs prothèses, Xavier et son albinisme, Antonio ... Tout cela les interpelle. Les enfants sont prêts à accepter la différence. Ce sont souvent les adultes qui mettent des barrières. C'est très important qu'ils puissent voir ce film. Et, merci à eux, les syndicats d'enseignants sont très chauds pour le montrer dans les écoles.

Que deviennent ces adolescents que vous avez filmés ?

On ne les paie pas mais le deal est qu'on les accompagne longtemps dans leur vie de tous les jours. On a installé des portes et des fenêtres dans la maison de Xavier et Handicap International a acheté un terrain à sa mère. On lui a acheté des kilos de farine. On va offrir à Charles une machine pour apprendre le braille et couvrir une partie des frais médicaux - énormes - d'Antonio. Je les suis tous au téléphone. J'ai maintenant une douzaine d'enfants, plus les deux miens.

Pour la petite histoire, Jackson, le jeune garçon de SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE au Kenya, est devenu avocat à Nairobi, la petite fille de GOGO, qui veut devenir journaliste, est maintenant dans un très bon internat. La jeune fille Indienne du GRAND JOUR est devenue informaticienne chez Apple à New Delhi. Tous sont brillants.

Un mantra traverse WE HAVE A DREAM : « Nous n'avons pas besoin de pitié »...

Aucun des protagonistes du film n'en veut . « Nous nous battons pour l'égalité des chances et non pas pour de la pitié », dit Henry Wanyoïke. Ce à quoi Charles répond : « Nous sommes tous importants et égaux que l'on soit handicapés ou valides. L'invalidité n'est pas l'incapacité. » Ils ont raison : à la fin du film, on n'a pas de pitié pour eux, on veut simplement qu'on leur donne la chance de trouver leur place.

Les enfants



Maud, 14 ans, France

Maud n'a pas seulement été amputée d'une jambe à la naissance, elle est aussi sourde profonde. Malgré ses handicaps, la musique et la danse font partie de ses passions. Aujourd'hui, entourée de sa famille et avec le soutien et la complicité de sa sœur jumelle Romy, née valide, la jeune fille fonceuse et optimiste ne recule devant aucun défi et ne se met aucune limite. Elle nous fait partager ses réflexions sur ses handicaps, sur le choix de ses parents de l'avoir toujours intégrée dans le monde des valides, sur sa vie.



Xavier, 14 ans, Rwanda

Xavier est né albinos. Une particularité très difficile à porter en Afrique. Depuis sa naissance, Florence, sa mère, s'est acharnée à le protéger des autres, du reste de la famille notamment, qui le voyaient comme un monstre et voulaient le vendre au plus offrant. Aujourd'hui, grâce au dévouement de sa mère, et à la force de caractère qui lui est propre, il affronte quotidiennement les regards tantôt juste curieux, tantôt plus hostiles avec confiance et humour. Soutenu par la bienveillance de Mooses, le directeur du collège qui le suit de près, Xavier est intégré, très bon élève, et peut rêver de devenir médecin.



Nirmala et Khendo, 13 ans, Népal

Nirmala et Khendo ne se connaissaient pas avant le terrible tremblement de terre de 2015 qui leur a coûté à chacune une jambe. Sept ans après le drame, à l'aube de l'adolescence, les deux amies sont inséparables et se soutiennent dans les épreuves. Nous suivons leur vie d'aujourd'hui, filmée en 2022, ainsi que leur reconstruction en 2015, juste après le drame grâce aux images d'archives. À cause de l'épidémie du Covid, elles n'ont pas pu changer leurs vieilles prothèses usées et attendent avec impatience les nouvelles qui leur permettront de danser sur leurs deux jambes au spectacle de fin d'année.



Charles, 11ans, Kenya

Charles est non voyant depuis sa naissance, mais il s'est fixé des objectifs très ambitieux: il veut devenir coureur de fond. Pour qu'il ne renonce pas à ses rêves, Wilson et Lucie, ses parents, l'entourent d'un amour immense. Pensionnaire à l'internat pour aveugle de Thika, Charles fait la connaissance du légendaire Henry Wanyoïke, non voyant comme lui, médaillé d'or aux jeux paralympiques sur 5000 mètres et détenteur de plusieurs records sur marathon. Fort de son expérience, Henry va essayer de convaincre les parents de Charles de le changer d'école et de l'inscrire dans un établissement inclusif au milieu d'enfants voyants.



Antônio, 8 ans, Brésil

Antônio Luis Cardoso Cruz est un petit garçon plein de vie aux cheveux bouclés, intéressé par la danse, le surf, la musique... Mais il est autiste, possède un déficit d'attention, une hyper activité (TDAH) et a un handicap auditif. Il est arrivé dans la vie de ses parents en juillet 2014, à l'âge de 3-4 mois. En raison de la grossesse difficile de la mère biologique, il a eu des complications de santé tout au long de sa croissance. Il a déjà fréquenté plus de 4 écoles, car il n'existe pas de structure réellement inclusive à Salvador. Son père, Cabral, souffre aussi d'un handicap. Il ne marche plus depuis un accident de voiture à l'âge de 23 ans. Avec Anète, sa femme, ils dévouent entièrement leur vie à Antônio, le fils qu'ils ont toujours rêvé d'avoir. Un fils imprévisible qui est leur «boîte à surprise»...



Liste technique

Réalisation

Pascal Plisson

Scénario

Pascal Plisson

Photographie

Simon Watel

Montage

Erika Barroché

Son

Michel Adamik

Musique

**Sylvain Goldberg
et Matteo Locasciulli**

Régie

Raphaël Launay, Karim Lagati

Production

Eady East Prod

Production exécutive

Marie Tautzia Ladybirds

Producteurs

Louise et Eddy Vingataramin

Coproduction

**Jour2Fête (Sarah Chazelle
et Étienne Ollagnier)**

Ventes internationales

The Party Film Sales

Distribution

Jour2Fête



Filmographie Pascal Plisson

2023 : We Have a dream

2019 : Gogo

2015 : Le Grand Jour

2013 : Sur le Chemin de l'école

2005 : Les Mystères de Clipperton

2004 : Massai - Les Guerriers de la pluie

1996 : Australie 50° de solitude



Handicap International

40 ans d'action aux côtés des personnes handicapées et des populations vulnérables

Dix ans après SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE, récompensé d'un César du meilleur documentaire, le nouveau film du réalisateur Pascal Plisson s'intéresse cette fois-ci au handicap, à travers les portraits croisés et touchants de cinq enfants du monde à la poursuite de leurs rêves. L'idée du film est née de la rencontre entre Pascal et Xavier Du Crest, aujourd'hui Président de Handicap International, sur le tournage du film SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE. Pour trouver ces jeunes héros du quotidien, Pascal Plisson et le producteur Eddy Vingataramin ont travaillé avec les équipes de Handicap International, qui ont recherché durant plusieurs mois des familles de bénéficiaires à travers le monde. Durant ces recherches, Kendho, Nirmala et Xavier ont été identifiés. Durant une première phase de repérage, le réalisateur a pris le temps nécessaire pour rencontrer les familles, se faire accepter et tisser des liens de confiance. Cette étape est importante pour créer la relation nécessaire avant de commencer à filmer. Le réalisateur a ensuite débuté le tournage avec ses équipes. Handicap International est également engagée dans la promotion du film auprès de ses soutiens, sympathisants et écoles partenaires, avec la même ambition que le réalisateur : faire évoluer le regard porté sur les personnes handicapées.

Depuis près de 40 ans, Handicap international vient en aide aux populations vulnérables, notamment les personnes handicapées, là où sévissent les conflits, les catastrophes naturelles, la pauvreté et l'exclusion. En 2022, 466 projets ont été menés dans 60 pays.



CNP Assurances

**Assureur responsable et engagé pour une société plus inclusive,
CNP Assurances soutient « We have a dream »**

Présent dans 19 pays dans le monde, CNP Assurances est un acteur majeur de l'assurance avec plus de 6 500 collaborateurs. Filiale de La Banque Postale, CNP Assurances est membre du grand pôle financier public. Assureur et investisseur responsable, CNP Assurances agit, conformément à sa raison d'être, pour une société inclusive et durable, en apportant au plus grand nombre des solutions qui protègent et facilitent tous les parcours de vie.

Employeur engagé depuis presque 30 ans pour l'insertion et le maintien dans l'emploi des personnes en situation de handicap (1^{er} accord en 1995), CNP Assurances est partenaire d'associations qui agissent pour favoriser l'inclusion et faciliter la vie des personnes en situation de handicap. CNP Assurances a par ailleurs soutenu plus de 40 projets proposés par ses collaborateurs sur le thème du handicap.

Dans le cadre de son action pour changer le regard sur le handicap, CNP Assurances a apporté un soutien déterminant à « We Have A Dream ». Pour promouvoir son message auprès du plus grand nombre, CNP Assurances entend mobiliser son écosystème et les associations qui lui sont proches et poursuivra son action par des campagnes de sensibilisation auprès des jeunes et d'un large public. à titre d'exemple, avec la FAGE (Fédération des Associations Générales Etudiantes), partenaire de sa Fondation, CNP Assurances s'engage à sensibiliser une filière d'étudiants, futurs acteurs de l'inclusion dans la société, en leur offrant des places pour aller voir le film. Le Groupe mobilise également ses collaborateurs au travers du challenge *Let's Move* qui permettra concrètement de soutenir l'action de Handicap International pour l'éducation inclusive.